

« Je crois, au désir que vous exprimez, mais toute nouveauté épouvante les parents, et j'ajoute que peu de maîtres de classe se sont donné la peine de l'étudier suffisamment, pour s'en servir avec efficacité. Ils chérissent trop la routine et ils ne voient pas assez les résultats bien faisants d'une transformation.

— Alors, il faut abandonner ceux-là qui vont à la décadence et encourager les jeunes instituteurs dans la voie nouvelle.

« Lecteurs, vous avez bien compris, je ne vous impose pas ici une leçon de grammaire ou de rhétorique et je ne cherche aucunement à vous bourrer la tête "de grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoisi," mais que je m'en prends à la désolante coutume de défigurer chaque mot de la langue par une prononciation vicieuse. J'invoque le bon sens et même l'honneur national contre tout cela.

N'allez pas croire non plus que vos enfants acquerront un accent affecté, insupportable, ridicule. Notre accent est correct ; il nous manque d'articuler les mots selon l'ordre des syllabes, c'est ce que nous croyons faire, mais là, la main sur la conscience, le faisons-nous ?

Nous avons l'oreille bien dure, apparemment, puisque nous ne sommes pas choqués de cette musique chinoise répandue dans nos maisons.

Si je vous demandais d'ouvrir les yeux, peut-être que ce serait le moyen de corriger vos oreilles !

BENJAMIN SULTE.

SOUVENIRS DE VOYAGE

En Irlande et sur L'Océan

Vers cette époque, il y a déjà seize ans, je me trouvais dans le nord de l'Irlande. J'étais à Moville, au "Connelly's Hotel." Après avoir traité les habitués à un verre de "po-téen" et acheté quelques "black thorns," je me mis à visiter les environs en "Irish jaunting car." On se fait joliment casser les reins dans ce véhicule, mais il ne faut y faire attention : la couleur locale avant tout.

Moville compte 1,200 habitants, la plupart pêcheurs ou mendiants.

Il faisait peine de les voir aller pieds nus par un froid d'hiver. Tout à coup je vis un groupe se diriger vers notre navire, le "Circassian." C'étaient des émigrants. Ils allaient demander une nouvelle patrie à l'Amérique. Les femmes pleuraient ; les vieillards avaient l'œil serein. Plus heureux que les émigrants du siècle dernier—ils furent vendus comme esclaves en Amérique—n'allaient-ils pas mourir sur une terre libre ?

Ces voyageurs avaient peu de bagage. Quelques uns étaient propriétaires d'une malle en bois qu'une main amie avait recouverte d'un papier peint ; d'autres n'avaient que leurs matelas. Celui-ci partait avec sa batterie de cuisine ; cet autre portait un vieux panier qu'il choysait comme un reliquaire.

Un octogénaire me frappa. Il n'avait qu'un dessus de pupitre fortement ficelé. C'était un ancien maître d'école. Je le lui vis ouvrir à bord. Il contenait toute sa fortune d'émigrant : le livre aimé, un peu de "turf" irlandais pour être déposé dans le cercueil quand on mourrait en Amérique, des bottes pour le dimanche et quelques chemises raccommodées.

Près de lui marchait une fillette de neuf ans.

Hélas ! pourquoi mener ainsi cette pauvrete vers les pays lointains ?

Je ferme les yeux maintenant en songeant à elle.

L'Irlande a fui dans notre sillage. Nous sommes en pleine mer. Le soleil apparaît un instant pour se cacher derrière les nuages de tempête. Au coup du midi deux matelots s'avancent lentement avec la jeune fille. La petite est sur une planche ; un sac l'enveloppe. La diphthérie vient de l'enlever et les loups de mer portent l'enfant avec des précautions de pères. A les voir on comprend qu'ils ont là bas, dans un port quelconque, une sœur, une fillette qui prie pour eux.

Un drapeau étend ses plis sur la morte. Le capitaine se découvre. Il lit les prières. Un signal est donné et la planche s'incline à tribord. La mer ouvre son linceuil, le reploie sur l'enfant. Le vent chante le *de profundis* et l'océan y répond par son éternel *requiem*.

Le navire, arrêté un instant, reprend sa marche. Dans le sillage on voit les goélands tournoyer autour d'une vague et chercher d'un œil curieux ce qu'elle peut contenir.

Ce ciel d'hiver ; cet océan écumeux et fouetté par un vent de tempête ; cette mère blonde pâle, échevelée, baignée de larmes, appuyée sur le bras de son mari ; ce père impassible, à l'œil d'acier, aux traits largement ciselés par le travail, par la réflexion, par la douleur ; cette enfant jetée au gouffre, à l'éternité, tout cela est buriné dans ma mémoire et n'en sortira plus.

Hélas ! pourquoi mener ainsi les pauvrettes vers les pays lointains ?

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

CHEZ MON AMI AUCLAIR

(Pour LE BIENFAITEUR)

Faisons la guerre aux huîtres
Partout, partout !
Guerre à casser les vitres
Surtout, surtout.
Qu'on ouvre la Bouctouche
Sans fin, sans fin ;
L'eau m'en vient à la bouche
Sans faim, sans faim.
Quoi ! ça vous embarrasse :
Piquez, piquez !
Brissez la carapace
Tordez, tordez.
Avec du savoir-faire,
C'est clair, c'est clair,
Nous tirerons l'affaire
Auclair, Auclair.

BENJAMIN SULTE.

LA CRÉATION DE L'HOMME

Tradition roumaine

Avant l'époque où tout commence
Le bon Dieu dormit bien longtemps.
S'éveillant, vit l'espace immense
Au feu de ses regards puissants.

Chaque rayon de sa prunelle
Créait un astre dans la nuit,
Et, d'étincelle en étincelle,
Le beau firmament fut construit.

Dieu s'étonna, nous dit l'histoire.
Il voulut partout voyager,
Sentant que sa force et sa gloire
Ne sauraient trop se propager.

Un jour qu'il planait solitaire,
La sueur sur son front perla ;
Une goutte atteignit la terre :
Le genre humain sortit de là.

Ainsi, l'homme vient de Dieu même,
Mais il est né de la sueur :
La loi du travail est suprême—
L'aimer est encor du bonheur.

BENJAMIN SULTE.

Nous enverrons un magnifique portrait de l'hon. Barthélemy Joliette, de 11 x 14, à toute personne qui paiera d'avance un an d'abonnement au BIENFAITEUR.